

Une culture de la dissidence *Moi, dans les ruines rouges du siècle*

Louis-Dominique Lavigne

Numéro 144 (3), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67733ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavigne, L.-D. (2012). Compte rendu de [Une culture de la dissidence / *Moi, dans les ruines rouges du siècle*]. *Jeu*, (144), 15–17.

Regards critiques

Moi, dans les ruines rouges du siècle

IDÉE ORIGINALE **OLIVIER KEMEID** ET **SASHA SAMAR** / TEXTE ET MISE EN SCÈNE **OLIVIER KEMEID**
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE **STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE** / CONCEPTION VISUELLE **ROMAIN FABRE**
ÉCLAIRAGES **MARTIN LABRECQUE** / CONCEPTION SONORE **PHILIPPE BRAULT** / MOUVEMENT **ESTELLE CLARETON**
ASSISTANCE AUX COSTUMES **FRUZSINA LÁNYI** / ASSISTANCE AU DÉCOR ET AUX ACCESSOIRES **LOÏC LACROIX HOY**
AVEC **ANNICK BERGERON, SOPHIE CADIEUX, GEOFFREY GAQUÈRE, ROBERT LALONDE** ET **SASHA SAMAR**.
PRODUCTION DE **TROIS TRISTES TIGRES** EN RÉSIDENCE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI,
PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI DU 10 JANVIER AU 4 FÉVRIER 2012.

LOUIS-DOMINIQUE
LAVIGNE

UNE CULTURE DE LA DISSIDENCE

Ce que j'apprécie chez Olivier Kemeid, c'est son audace. Chacun de ses spectacles auxquels j'assiste se construit hors des sentiers battus. Avec toujours ce souci d'affirmer la spécificité du théâtre face aux médias qui le contaminent. *Moi, dans les ruines rouges du siècle* est sans doute une de ses aventures les plus réussies. Ce spectacle est étonnant ; il fonctionne de bout en bout. Il raconte ni plus ni moins la vie du comédien atypique Sasha Samar. Élevé par son père, celui-ci a entrepris la recherche de sa mère disparue. Ce récit de vie aurait été presque banal s'il avait été raconté d'une manière linéaire et s'il ne s'était pas passé en URSS, de la période Brejnev jusqu'à celle de Boris Eltsine. Kemeid nous captive non seulement par sa mise en scène aux effets radicaux, mais aussi par son utilisation originale du conteur et sa façon de parler des événements historiques qui ont bouleversé la société soviétique.

Sasha Samar est donc le conteur de sa propre vie. Par son accent criant d'authenticité et sa présence presque antithéâtrale, le comédien ukrainien produit un effet de réel éblouissant. À la mise en scène, Kemeid multiplie les surprises en rompant les conventions de lieux et de temps, en brisant les vraisemblances comme seul le théâtre sait le faire. Sasha a 3 ans et parle comme



Moi, dans les ruines rouges du siècle d'Olivier Kemeid (Trois Tristes Tigres, 2012), présenté au Théâtre d'Aujourd'hui. Sur la photo : Robert Lalonde et Sasha Samar. © Stéphanie Capistran-Lalonde.

un adulte ; il s'adresse à son père comme s'il vivait en 2012 et interpelle directement le cosmonaute Gagarine comme dans un rêve où ce dernier serait son ami. Dans *Moi, dans les ruines rouges du siècle*, le conteur se permet toutes les licences. C'est ce qui nous incite à le suivre avec plaisir.

Outre cette utilisation iconoclaste du conteur, c'est le paysage social et historique qui donne à cette fable initiatique autant de résonance. Raconter une vie n'est pas nouveau au théâtre, et cette option dramaturgique pourrait nous lasser. Par contre, revivre une vie qui se passe durant les 27 années du régime soviétique précédant son éclatement relève d'un pari aussi génial que risqué. L'entreprise des Trois Tristes Tigres est réussie. Kemeid retrace avec un humour féroce le parcours tragique de Sasha à travers une période historique tout aussi bouleversante. Ce contrepoint invite le public à l'émotion, au rire et à la réflexion. L'auteur puise son style dans cette culture dissidente qui a donné au théâtre, au cinéma et à la littérature des anciens pays communistes un élan remarquable. Ce courant esthétique était à la mode en Occident dans les années 80 avec ses outrances condescendantes de la part de certains intellectuels branchés. Depuis la démocratisation de l'Europe de l'Est, cette voie artistique est plutôt mise en veilleuse. Or, le texte de Kemeid ne cède jamais à cette vision prétentieuse de l'artiste fier de vivre dans la liberté capitaliste. C'est tout à son honneur. Consciemment ou non, on retrouve dans *Moi, dans les ruines rouges du siècle* le même esprit que celui des immenses romanciers Milan Kundera et Ismail Kadaré, celui du dramaturge et homme politique Václav Havel et du cinéaste polonais Andrzej Wajda.

Les moments historiques sont racontés avec humour, souvent dans un style qui se rapproche des cabarets satiriques de l'époque plutôt que de l'esprit comique nord-américain un peu vide qui domine actuellement la comédie québécoise. Ainsi, la visite de l'usine où travaille Vassili, le père de Sasha, commentée dans la plus pure tradition de la propagande stakhanoviste, est hilarante. Les clins d'œil au hockey, à Guy Lafleur et à la « série du siècle » ainsi qu'à Nadia Comaneci établissent des liens amusants avec l'actualité québécoise. Ici, comme dans les romans de John Dos Passos, le vedettariat crée une sorte de mythologie qui habite toute l'œuvre et la quête du personnage. Ce *star system* communiste n'est pas utilisé uniquement pour faire rire ; il correspond à l'objectif de Sasha de devenir une célébrité afin que sa mère puisse le reconnaître et ainsi de la retrouver. « La poésie, je m'en fous ; je veux juste devenir célèbre », dit Sasha. Le prétexte narratif est peut-être naïf, mais il nous mène vers les univers du sport, du cinéma, de la pub communiste et du théâtre. Les personnages connus sont parfois interprétés d'une manière burlesque, d'autres fois ils déroutent par le nouveau sens que l'actualité leur donne.

Dans *Moi, dans les ruines rouges du siècle*, il est beaucoup question de Lénine. J'ai toujours pensé que la postérité de ce personnage historique controversé est plus complexe que celle des autres figures publiques du communisme. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi. Lénine fascine encore, alors que Staline, Mao et les autres sont devenus des monstres dans l'histoire officielle des peuples. Kemeid profite de la figure ambiguë de Lénine pour approfondir son propos. Cette esthétique de la dissidence aboutit à de grands thèmes autour desquels on peut discuter pendant des heures sans ennuyer. C'est ce que nous ont appris Milan Kundera et d'autres écrivains après lui.

La vie de Sasha traverse tous les événements importants qui ont marqué l'effondrement de l'Empire soviétique. Les radiations de l'accident nucléaire de Tchernobyl tuent son père qui s'était engagé, pour un important salaire, à participer à l'opération de nettoyage de débris potentiellement dangereux. Après son service militaire en Afghanistan en 1987, Sasha sacrifie son amour pour Ludmilla afin de continuer sa recherche de son père et surtout de sa mère.

Son ami Anton, acteur spécialisé en interprétation de Lénine, a de moins en moins de travail parce que ce dernier n'a plus la cote. Au moment de la prise du pouvoir par Boris Eltsine, le père de Sasha meurt d'un cancer du sang. Deux mois plus tard, l'URSS s'effondre et l'Ukraine devient indépendante. À la fin de la pièce, Sasha retrouve sa mère, qui a du mal à expliquer son geste d'avoir abandonné son enfant de trois ans. Elle lui parle d'une grande blessure, comme si le mal de la mère représentait la plaie collective de ce peuple si éprouvé. Sasha a vécu une jeunesse déchirée. Il conclut le spectacle en expliquant au public qu'il a épousé Lesya, a émigré au Canada en 1996, que leur fils Vlase est né au Québec en 1997 et que tous les trois vivent à Montréal... Ensemble.

Kemeid signe une mise en scène précise et rigoureuse qui renforce l'audace du propos. Tout, autant les éclairages, la musique que la scénographie, participe de cette expérience scénique percutante. Les interprètes, Robert Lalonde, Annick Bergeron, Sophie Cadieux et Geoffrey Gaquère, soutiennent avec intelligence ce parti pris esthétique convaincant. Le Théâtre d'Aujourd'hui peut être fier de cette importante réflexion sur les excès d'un régime totalitaire fondé sur une utopie. ■

Moi, dans les ruines rouges du siècle d'Olivier Kemeid
(Trois Tristes Tigres, 2012), présenté au Théâtre d'Aujourd'hui.
Sur la photo : Sasha Samar, Sophie Cadieux et Geoffrey Gaquère.
© Stéphanie Capistran-Lalonde.

